

HENRI MONDOR

de l'Académie française

CLAUDEL
PLUS INTIME

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Les biographes, exégètes, scoliastes n'ont pas manqué, ne manqueront jamais à Paul Claudel : déjà cinquante volumes!

Voici quelques raisons du mien : la durée de mon admiration, de ma fidélité; l'intérêt porté, avant tout, à ses débuts, à sa vocation, à l'impressionnante précocité du poète; la découverte récente du manuscrit d'un long fragment de La Jeune Fille Violaine; les occasions nombreuses, pendant dix ans, de rencontrer et d'écouter l'écrivain universellement illustre; enfin, certaine qualification, par lui, ultime, décisive, de Mallarmé.

J'ai divisé le livre en deux parties, ayant d'abord songé à ce titre : Paul Claudel très tôt et très tard; mais Paul Valéry m'avait, un jour, approuvé d'avoir intitulé Mallarmé plus intime un ouvrage de jadis. Je me suis senti plus rassuré en utilisant, une fois encore, cette formule de limitation.

La première partie ne concerne que l'extrême jeunesse du grand homme : avant vingt-cinq ans! On y trouve des réminiscences des tout premiers enchantements d'un lecteur; l'étude d'une comédie bouffonne écrite quand Paul Claudel n'avait que quatorze ou quinze ans et dans laquelle brillent déjà des feux inattendus; un état inconnu, peut-être initial, du drame auquel l'auteur, pendant cinquante-six ans, n'a cessé de revenir.

L'examen des commencements des rares vainqueurs et de leurs renoncements féconds devrait passionner non moins que les hasards de leurs études, de leurs expériences, et leurs raisons d'isolement. Je suis de ceux qui trouvent consternants l'indifférence du public aux adolescences prédestinées et son mépris de leurs initiations. Les

pères et mères de famille ne se soucient guère des conditions paraissant jusqu'ici avoir favorisé les destins supérieurs. Il est vrai que les deux plus grands poètes de la première moitié du XX^e siècle, instruits, d'abord, par le spectacle de la misère hagarde des derniers bohèmes et poètes maudits, ont eux-mêmes particulièrement redouté, pour leurs enfants, toute vocation d'art : « Un artiste dans une famille cela suffit bien! » a dit l'un. Et cet autre : « Un cataclysme dans une famille : l'enfant qui se découvre une vocation de grand artiste! » Il n'en reste pas moins vrai que les vocations, heureusement couronnées de chefs-d'œuvre, peuvent constituer, pour les meilleurs des suivants, des exemples stimulants par excellence. Certes, il y a des risques, mais quel viril engagement ne comporte pas les siens?

La deuxième partie du livre, d'un ton tout différent, fait état de souvenirs personnels, de circonstances éclairantes, d'autres inédits, de quelques détente d'un esprit des plus tendus et de certaines douceurs d'un cœur ayant pu légitimement se dire « trop aimant », mais ayant trop souvent caché ses mouvements les moins farouches.

Il m'est agréable de placer, en exergue, les premières lignes d'hommage d'un des très rares émules de Claudel :

Il fut grand dans son œuvre, au-delà de son art.

Il étendit à de plus larges bords la mesure française. Et fut, dans le lyrisme dramatique de son temps, l'Eschyle, après qui l'on ne vit croître de Sophocle, ni poindre d'Euripide.

Pour ceux qui l'ont connu dans sa première maturité, mâchant encore le mors de l'insatisfaction humaine, et seul, l'apparition de ce visiteur insolite, marqué du signe d'élection, fut une des plus belles intrusions de notre histoire littéraire...

SAINT-JOHN PERSE¹.

Mer Caraïbe au large de Saba,

4 mars 1955².

1. *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} septembre 1955, p. 387.

2. Dans *Le Soulier de satin*, Claudel a écrit : « Jadis, sur la mer des Caraïbes quand à la première heure du matin... »

TRÈS TOT

CITATIONS ET RÉCITATIONS D'AUTREFOIS

Ma première rencontre avec Paul Claudel fut tardive, mais facile. Il avait appris avec plaisir, en effet, de deux médecins parisiens, qu'il m'arrivait, un peu avant 1914, de recommander à de plus jeunes étudiants que moi, entre deux démonstrations cliniques, la lecture de ses vers, de ses poèmes en prose, des tout premiers drames.

La ferveur lyrique peut être contagieuse. Ces externes des hôpitaux d'alors avaient notamment retenu une belle strophe, la deuxième d'un des poèmes réunis par Claudel sous le titre *Vers d'Exil* :

*Ni le jeune Désir, ni la Raison qui ruse,
Ni la Chimère ainsi qu'un cheval ébloui,
Ne m'ont été loyaux et sûrs! tout m'a trahi!
Et ni mon lâche cœur ne m'a servi d'excuse.*

La strophe qui suit n'était pas moins frappante, mais son rythme ne s'était pas imposé à ma mémoire : le second vers annonçait bien le symbolisme ou le mythe de la porte, cher si tôt à l'auteur, et le quatrième vers était, avant *La Jeune Parque*, d'un merveilleux enroulement prévaléryen. Mais un hiatus, par licence ou distraction, choquait encore. Deux rimes intérieures semblaient un peu rèches. Les débuts des deux premiers vers souffraient de leur proximité. Trop d'exhortations durcissaient le mouvement. Je

n'avais pas appris cette troisième strophe; mais la voici, transcrite, à cause de sa signification profonde, du tournant religieux, décisif, qu'elle évoque et qu'un de ses vers immortalise :

*J'ai fui en vain; partout j'ai retrouvé la Loi.
Il faut céder enfin! ô porte, il faut admettre
L'hôte; cœur frémissant, il faut subir le maître,
Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi*¹.

Dans ces alexandrins, en apparence sans révolte prosodique, se révélait une impétuosité inspirée plus que ne s'y montrait appliquée la longue patience des soins de perfection.

*

Lecteur de la *Nouvelle Revue Française*, dès 1909, et influencé par elle, j'avais aussitôt admiré Claudel, jusqu'au besoin voluptueux de pouvoir m'en réciter mentalement des fragments. Même exigence existait, chez bien d'autres fidèles de ce temps, puisque des choix, souvent identiques, en vers et en prose, s'échangeaient, se confrontaient. Par exemple, cette altière comparaison, dans la première des *Cinq Grandes Odes*².

*O mon âme impatiente pareille à l'aigle sans art! comment
ferions-nous pour ajuster nos vers? à l'aigle qui ne sait pas faire
son nid même?*

*Que mon vers ne soit rien d'esclave! mais tel que l'aigle marin
qui s'est jeté sur un grand poisson,*

Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éclaboussement de l'écume!

Mais vous ne m'abandonnez point, ô Muses modératrices.

1. FRANÇOIS VARILLON. *Repères pour l'étude du symbolisme de la porte dans l'œuvre de Paul Claudel*. Cahiers Paul Claudel, (Gallimard, éditeur.) t. I, pp. 185-220.

2. PAUL CLAUDEL. *Cinq Grandes Odes*. Éditions de la N. R. F., 1913, p. 17.

J'avais lu, dès sa sortie, le livre prioritaire, pénétrant, de Georges Duhamel que j'aurai à invoquer plusieurs fois¹, et lu aussi, dans *Études* de Jacques Rivière, un chapitre essentiel². J'avais confié ces deux ouvrages au relieur, en même temps que *Connaissance de l'Est*, celui-ci dans l'édition du Mercure de France. C'est surtout dans les *Grandes Odes* et dans ce recueil de poèmes en prose, dus à un jeune consul, que je préparai ma première anthologie claudélienne pour récitations muettes ou murmurées : sans savoir déjà lire, dans *Connaissance de l'Est*, l'influence mallarméenne, et sans en attendre telles douceurs qui bouleversaient Nerval récitant des alinéas de *La Nouvelle Héloïse* à la plus belle fille de Loisy, pendant que Sylvie, près de lui, cueillait les fraises parfumées et des fleurs.

En hommages parallèles au frère et à la sœur, Paul et Camille Claudel, je devais bientôt acquérir, dans un magasin du Quartier latin, trois bronzes de l'artiste précoce : *La Valse*, *Imploration*, *L'Age mûr*, aujourd'hui dispersés.

L'un des fragments, savants et savoureux, de *Connaissance de l'Est*, vite connus et répétés, parut être celui-ci : « Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de la chair de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, en mâchant une feuille de cinnamome³ ! » Les adeptes se répétaient ces lignes tendres et se régalaient de cette étrangeté.

Avant de considérer la littérature descriptive comme la plus facile, Claudel en était devenu le maître, aussi bien par la fermeté du vocabulaire et son opulence que par la

1. GEORGES DUHAMEL. *Paul Claudel*. Édition du Mercure de France, 1913.

2. JACQUES RIVIÈRE. *Études*. Éditions de la N. R. F., 1911.

3. PAUL CLAUDEL. *Connaissance de l'Est*. Édition du Mercure de France, pp. 9, 10.

profusion des métaphores et des observations imprévues. De son livre, qui était très loin de n'être que descriptif, cet orchestre est resté pour moi inoubliable : « Il y a des guitares, des morceaux de bois que l'on frappe comme des tympanes, que l'on heurte comme des castagnettes, une sorte de violon monocorde qui, comme un jet d'eau dans une cour solitaire, du filet de sa cantilène plaintive soutient le développement de l'élégie; et enfin, dans les mouvements héroïques, la trompette. C'est une sorte de bugle à pavillon de cuivre, dont le son chargé d'harmoniques a un éclat incroyable et un mordant terrible. C'est comme un cri d'âne, comme une vocifération dans le désert, une fanfare vers le soleil, une clameur éruptée d'un cartilage d'éléphant. Mais la place principale est tenue par les gongs et cymbales dont le tapage discordant excite et prépare les nerfs, assourdit la pensée qui, dans une sorte de sommeil, ne vit plus que du spectacle qui lui est présenté. Cependant, sur le côté de la scène, suspendue dans des cages de jonc, deux oiseaux, pareils à des tourterelles, rivalisant innocemment avec le vacarme où ils baignent, filent un chant d'une douceur céleste ¹. »

Dans le recueil, si saisissant pour deux ou trois mille personnes avant 1914, cet autre jeu d'analogie et ce programme fier : « Née de la rosée du ciel, recueillie dans quelque profonde matrice, l'eau vierge de vive force s'ouvre issue comme un cri. Heureux de qui une parole nouvelle jaillit avec violence! que ma bouche soit pareille à celle de cette source toujours pleine, qui naît là d'une naissance perpétuelle toute seule, insoucieuse de servir aux travaux des hommes et de ces bas lieux, où, nappe épandue, mélangée comme une salive à la boue, elle nourrira la vaste moisson stagnante ². »

Dessinateur, paysagiste ou artiste en sépia, l'auteur avait

1. PAUL CLAUDEL. *Connaissance de l'Est*. Édition du Mercure de France, pp. 46, 47.

2. *Idem.*, p. 196.

été, d'emblée, fasciné par la poésie des « lieux et des hasards ». Quelle force pour la saisir et la traduire ! « Inexplicable comme la nature, ce petit coin paraissait vaste et complexe comme elle. Du milieu de ces rocailles s'élevait un pin noir et tors ; la minceur de sa tige, la couleur de ses houppes hérissées, la violente dislocation de ses axes, la disproportion de cet arbre unique avec le pays fictif qu'il domine, — tel qu'un dragon qui, fusant de la terre comme une fumée, se bat dans le vent et la nuée — mettaient ce lieu hors de tout, le constituaient grotesque et fantastique. Des feuillages funéraires çà et là, ifs, thuyas, de leurs noirs vigoureux, animaient ce bouleversement. Saisi d'étonnement, je considérai ce document de mélancolie. Et du milieu de l'enclos, comme un monstre, un grand rocher se dressait dans la basse ombre du crépuscule comme un thème de rêverie et d'énigme ¹. »

On a pu écrire que Claudel avait reçu, de Mallarmé, le choc de l'esprit et, de Rimbaud, l'enrichissement de l'âme. Fécondation d'autant plus heureuse qu'il ne devait jamais, en lui, surgir de mésentente grave entre *Animus* et *Anima* ². Nul livre, pour mieux le vérifier, ne valant celui qui fit date en 1900 et dont la pompe familière et une élégance sans fard s'imposaient.

N'ayant d'autre dessein, en mon ouvrage d'aujourd'hui, que d'engager à mieux connaître le grand, très grand Claudel, nulle bannière ou barrière ne pouvant se le réserver, je donne encore à relire — de *Connaissance de l'Est* on voudrait tant transcrire ou désigner — un poème entier, en sa rotondité adéquate. Claudel haïssait le naturalisme. Avec sa franchise drue, il l'a souvent répété ; mais sur le réel et la nature — bientôt il préféra, à ce dernier mot,

1. PAUL CLAUDEL. *Connaissance de l'Est*. Édition du Mercure de France, pp. 33, 34.

2. STANISLAS FUMET. *Introduction à l'œuvre poétique de Paul Claudel*. Gallimard, éditeur, Bibliothèque de la Pléiade. Page XI.

celui de Création — peu de regards furent aussi avides que les siens, peu d'esprits aussi friands de se laisser intriguer et même ravir par l'univers et par l'attrait des choses¹. Aux questions qu'il se posa partout et dont il a fait mérite à un aîné de lui avoir recommandé l'incessante incitation, il répondit toujours avec une imprévisibilité séduisante, enrichissante, une assurance fougueuse, ses déchiffrements triomphants ou, plus simplement, l'humour le moins vain. Le court poème suivant, aussi plein que son sujet, ne peut être découpé. Sous son titre, simple comme une définition ou un qualificatif, *Le Porc*, voici ce poème, ne fût-il inconnu que de quelques lecteurs. Il montre bien le peintre, à son cheval, dehors, et l'écrivain, sa plume en main. Au *Tigre* de Paul Valéry peint à Londres, il offre un extraordinaire pendant et quel bestiaire exceptionnel on constituerait, si on leur associait tel propos d'Alain concernant un jardin zoologique sous la pluie et les pages difficilement équivalentes d'autres auteurs!

« Je peindrai ici l'image du Porc.

« C'est une bête solide et tout d'une pièce; sans jointure et sans cou, ça fonce en avant comme un soc². Cahotant sur ses quatre jambons trapus, c'est une trompe en marche qui quête, et toute odeur qu'il sent, y appliquant son corps de pompe, il l'ingurgite. Que s'il a trouvé le trou qu'il faut, il s'y vautre, avec énormité. Ce n'est point le frétillement du canard qui entre à l'eau, ce n'est point l'allégresse sociable du chien; c'est une jouissance profonde, soli-

1. Des « cinq poètes impériaux ou catholiques », Claudel a écrit : « Ces poètes précellents ont reçu de Dieu des choses si vastes à exprimer que le monde entier leur est nécessaire pour suffire à leur œuvre. » (*Positions et Propositions*, Gallimard, éditeur, p. 164.)

2. Saint-John Perse se souvenait, sans doute de « mâchant une feuille de cinnamome », en rappelant le temps pendant lequel Claudel « mâchait le mors de l'insatisfaction »; André Gide, portraiturant Claudel avec une mauvaise humeur que celui-ci lui rendit, s'était souvenu du « sans cou », dans le poème transcrit ici.

taire, consciente, intégrale. Il renifle, il sirote, il déguste et l'on ne sait s'il boit ou s'il mange; tout rond, avec un petit tressaillement, il s'avance et s'enfonce au gras sein de la boue fraîche; il grogne, il jouit jusque dans le recès de sa triperie, il cligne de l'œil. Amateur profond, bien que l'appareil toujours en action de son odorat ne laisse rien perdre, ses goûts ne vont point aux parfums passagers des fleurs ou de fruits frivoles; en tout il cherche la nourriture : il l'aime riche, puissante, mûrie, et son instinct l'attache à deux choses, fondamental : la terre, l'ordure.

« Gourmand et paillard! si je vous présente ce modèle, avouez-le : quelque chose manque à votre satisfaction. Ni le corps ne se suffit à lui-même, ni la doctrine qu'il nous enseigne n'est vaine : « N'applique point à la vérité l'œil seul, mais tout cela sans réserve qui est toi-même. » Le bonheur est notre devoir et notre patrimoine. Une certaine possession parfaite est *donnée...* »

Pourquoi ai-je d'abord songé à interrompre ici la citation? Parce que peu de lecteurs les aiment? Qu'importe! Je ne veux priver personne de la fin d'un texte où l'observation est convaincante, la justesse instantanée, le vocabulaire succulent, le symbolisme soudain très élargi, et dont on pourrait dire la verve irrésistible. De même, dans la fin du poème : « Mais telle que celle qui fournit à Énée des présages, la rencontre d'une truie me paraît toujours augurale, un emblème politique. Son flanc est plus obscur que les collines qu'on voit au travers de la pluie, et quand elle se couche, donnant à boire au bataillon de marcassins qui lui marche entre les jambes, elle me paraît l'image même de ces monts qui traient les grappes de villages attachées à leurs torrents, non moins massive et non moins difforme.

« Je n'omets pas que le sang du cochon sert à fixer l'or¹. »

1. PAUL CLAUDEL. *Connaissance de l'Est*. Édition du Mercure de France, 1913, pp. 95, 96, 97.

A côté de ces amples et grasses pages, combien semblent maigres et fades tant de paragraphes consacrés par d'autres aux bêtes ! La fadeur et la platitude étant, déjà, les défauts que l'auteur de *Connaissance de l'Est* dénonçait le plus vertement, chez des écrivains achalandés et dans leurs productions larvaires. Alain, au contraire, avec d'égales dimensions, a écrit des pages aussi pleines, aussi diverties. Alain, avec qui Claudel avait des ressemblances que les partis et les clans s'efforceront de cacher ou contester, mais qu'il serait facile de démontrer, sans cesser de méconnaître leurs oppositions contrastées et leurs pacifiques désaccords.

*

Je n'ai rencontré Claudel qu'en 1943. L'admirer de loin m'avait été un régal suffisant ; car j'ai appris, dès l'internat de lycée ou l'adolescence, à préférer souvent, à tout, la solitude. Des amis, informés de mon culte pour l'œuvre et des citations que j'en faisais volontiers, songèrent, avec amitié, à nous réunir quelquefois. Il est vrai qu'à cette nouvelle date mon répertoire de ses morceaux choisis et retenus s'était singulièrement accru ; ma familiarité de son « verset » était devenue moins hésitante. Le poète à qui l'on fit part, le premier jour, de mes patenôtres littéraires, parut sensible, à la fois, à une initiation fort ancienne et aux plaisirs de délectation que m'avait valus une parfaite fidélité à ses productions successives. Son attention, quand il s'entendait citer, fût-ce très brièvement, était un curieux spectacle d'objectivité critique. De même, au théâtre, pendant ses propres drames, où il me fut donné plusieurs fois de le voir d'assez près, il boudait ou applaudissait, avec le plus grand naturel, lorsqu'un couplet, une réplique ou une strophe le contrariait ou lui plaisait toujours. Pour les interlocuteurs que la mémoire d'un autre n'irrite point trop, il m'est arrivé, parfois, de faire entendre, en petite

réunion, depuis vingt ans, un alinéa, non encore assez connu, de ses *Positions et Propositions*. Son mouvement, son autorité, son courage, son irruption, son lyrisme l'ont fait remarquer. Avant de le donner, une fois de plus, à méditer ou à contredire, mais à savourer, je ne rappellerai que trois ou quatre exemples de citations plus purement poétiques, assuré que je suis, par des souvenirs précis, du consentement « jadis futur » de l'auteur, et de mon désir de faire voir comment débuta la constance d'un consommateur du cru vite fameux.

C'est peut-être après son sonnet dédié à Mallarmé, en 1897, que Claudel avait jugé difficile d'égaliser la perfection raffinée, en octosyllabes ou alexandrins, de celui, mort jeune hélas, qu'il appela, de temps en temps, son « vieux maître ». Le disciple, infiniment moins patient que l'aîné ou, plutôt, moins impatient de perfection, alla, vers le verset, d'autant plus résolument qu'il se reconnut, vite, moins obstiné qu'inspiré et impérieux, ou se voulut, dès 1890, moins artiste que missionnaire. Mais poursuivons notre « promenade anthologique » :

Les Neuf Muses! aucune n'est de trop pour moi!

*Je vois sur ce marbre l'entière neuvaine. A ta droite, Polymnie!
et à la gauche de l'autel où tu t'accoudes!*

Les hautes vierges égales, la rangée des sœurs éloquentes...

Ceci, mallarméen, d'abord, puis le contraire, dans la première des *Grandes Odes* :

*O mon âme! le poème n'est point fait de ces lettres que je
plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier.*

*O mon âme, il ne faut concerter aucun plan! ô mon âme sau-
vage, il faut nous tenir libres et prêts.*

*Comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles quand sans
voix retentit l'appel automnal!*

De la deuxième *Ode*, extraordinaire de puissance, de beautés, avec ce sous-titre *L'Esprit et l'eau*, et après cette utilisation savante des « mots de la tribu » : *Soudain le vent de Zeus dans un tourbillon plein de pailles et de poussières*

avec la lessive de tout le village! Tout à coup, inoubliablement, le rappel des civilisations mortelles :

... Dans le vent de cendre et de poussière, dans le grand vent gris de la poudre qui fut Sodome, et les empires d'Égypte et des Perses, et Paris, et Tadmor, et Babylone.

Mais que m'importent à présent vos empires, et tout ce qui meurt¹...

De *L'Esprit et l'eau*, encore, et l'on y découvre quel grand poète, de nos jours, continue Claudel et le couronne d'un disciple exceptionnel, maître solitaire et distant comme lui :

Je me suis embarqué pour toujours : Je suis comme le vieux marin qui ne connaît plus la terre que par ses feux, les systèmes d'étoiles vertes ou rouges enseignés par la carte et le portulan...

Qu'il dut rire souvent, Claudel, ambassadeur, sous cape ou avec éclat, de quelques tartarins du voyage, de leurs missions avantageuses, de leurs calculs sordides, des gaffes retentissantes et des pauvres périples, à peine suburbains, lui qui, prêtant alors sa voix à la mer, avait pu faire entendre :

C'est moi, je tire², j'appelle avec toutes mes racines, le Gange et le Mississipi,

L'épaisse touffe de l'Orénoque, le long fil du Rhin, le Nil avec sa double vessie

Et le lion nocturne buvant, et les marais, et les vases souterraines, et le cœur rond et plein des hommes qui durent leur instant...

*

Bien longtemps après mes apprentissages de ses vers et versets ou proses suprêmes, comme il préférera dire, j'en vins au bel alinéa, combatif et péremptoire, que l'histoire

1. PAUL CLAUDEL. *Cinq Grandes Odes*. Éditions de la N. R. F., 1913, p. 46.

2. Sur l'usage électif du verbe tirer, lire Le Banyan, dans *Connaissance de l'Est*, et l'une des dernières répliques de *Partage de Midi* (Édition de la *Pléiade*, Théâtre, t. I, p. 986).

de la littérature retiendra certainement, pour le discuter non moins que pour inviter à s'en enchanter. L'avoir appris par cœur ne dispense d'ailleurs pas des objections :

« Tout ce qu'il y a en français d'invention, de force, de passion, d'éloquence, de rêve, de verve, de couleur, de musique spontanée, de sentiment des grands ensembles, tout ce qui répond le mieux en un mot à l'idée que depuis Homère on se fait généralement de la poésie, chez nous, ne se trouve pas dans la poésie, mais dans la prose. Les grands poètes français, les grands créateurs ne s'appellent pas Malherbe, ou Despréaux, ou Voltaire, ni même Racine, Chénier, Baudelaire ou Mallarmé. Ils s'appellent Rabelais, Pascal, Bossuet, Saint-Simon, Chateaubriand, Honoré de Balzac, Michelet. Je compare la prose française à la fameuse vague d'Hokusai qui, après d'immenses et puissantes ondulations, vient enfin déferler sur la rive en un panache d'écume et de petits oiseaux. Ces oiseaux merveilleux, ce sont les phrases de Maurice de Guérin et d'Arthur Rimbaud : « Le chant raisonnable des Anges s'élève du navire sauveur. » Quand cette portée a été écrite, quelque chose est né qui échappait pour toujours à la rime et au numéro et qui n'avait plus pour séjour que l'âme directement atteinte et baisée ¹. »

Dans ce court et grand palmarès d'une page, aussi autoritaire qu'autorisé, il m'était particulièrement agréable, après énumération de qualités convenant à l'auteur lui-même (force, passion, éloquence, rêve, verve, invention, couleurs, musique, etc.) de trouver, au tout premier rang des poètes, des noms que je préférais et, au rang des prosateurs merveilleux, celui de Maurice de Guérin, si cher à mes vingt-cinq ans, et que, sans la fidélité militante de François Mauriac, la science de Maurice Bémol, de Bernard d'Harcourt, on pourrait croire traité aujourd'hui avec

1. PAUL CLAUDEL. *Positions et Propositions*, Gallimard, éditeur, pp. 87, 88.

ingratitude ou quelque injustice. Tel choix par Claudel renseignait sur le cœur de celui-ci et son goût, épris, malgré tant d'apparences, des sortilèges syllabiques et des modulations les plus délicates. C'est pour les deux « oiseaux » particulièrement mélodieux, à son sens, de la forêt lyrique française, que Claudel avait écrit avec colère : « Une ou deux fois, la note, d'une pureté édenique, d'une douceur infinie, d'une déchirante tristesse, se fait entendre aux oreilles d'un monde abject et abruti ¹, dans le fracas d'une littérature grossière. Et cela suffit. »

De Maurice de Guérin, j'avais toujours conservé, à fleur de mémoire, le fragment d'une de ses lettres, dans son mot à mot désabusé. Claudel fut heureux, un jour, de savoir pieusement répétées par quelqu'un ces nobles pensées et l'agréable cadence de leur suite : « Vous me portez à produire quelques essais de composition, à découvrir quelques côtés de prix que vous estimez qui se trouvent dans mes facultés. Mon ami, pourquoi rompre le cours d'une résolution sage et altérer son œuvre, qui se forme si lentement et si coûteuse? Laissez rentrer les eaux dans leur cours naturel et caché, et se ranger aux destinées tranquilles d'un lit fort mince et sans nom. Mon esprit est casanier et fuit toute aventure; celle du monde littéraire répugne directement à son humeur, et même, soit dit sans la moindre suffisance, il la dédaigne. Elle lui semble imaginaire, soit dans son essence, soit dans le prix qu'on y poursuit, et partant mortellement blessée d'un secret ridicule. Envisager la vie à l'œil nu dans l'étendue sévère et monotone qu'elle présente à quelques-uns me paraît plus conforme à l'intérêt de l'esprit et rentrant mieux dans les règles de la sagesse que d'appliquer sans cesse ses yeux au prisme de l'art et de la poésie. Pour embrasser l'art et la poésie, je voudrais qu'ils me fussent démontrés éternellement graves et hors de doute comme Dieu. Ce

1. Un exemple, entre cent, du jeu d'allitération chez Claudel.



HENRI MONDOR

CLAUDEL PLUS INTIME

Dans ce livre, *Claudé plus intime*, l'auteur a rassemblé des inédits savoureux, plusieurs importants, des rappels de rencontres piquantes, des débats sans violence, des souvenirs personnels attendris. Certaine qualification finale de Mallarmé, « mon vieux maître » écrivait parfois Claudé, revenait bien à Henri Mondor.

A travers les pages affectueuses et le florilège d'une mémoire très fervente, transparait un beau visage de l'auteur de *Connaissance de l'Est* et des *Cinq Grandes Odes* où ses admirateurs reconnaîtront, sans doute, les traits de lui qu'ils ont su préférer ou pressentir.

C'est aussi pour eux que le récit des derniers jours et l'examen de la toute première gloire posthume seront les plus émouvants.

nrf